

## Cultures différentes

### Des livres qui représentent les communautés culturelles et les Premières nations

Jean-Denis Côté et Dominic Garneau

Numéro 124, hiver 2001–2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55886ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

#### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Côté, J.-D. & Garneau, D. (2001). Compte rendu de [Cultures différentes : des livres qui représentent les communautés culturelles et les Premières nations]. *Québec français*, (124), 106–107.

# Cultures différentes

*Des livres qui représentent les communautés culturelles et les Premières nations*

JEAN-DENIS CÔTÉ ET DOMINIC GARNEAU

Suzanne Pouliot, dans son étude *L'image de l'Autre. Une étude des romans de jeunesse parus de 1980 à 1990*, brosse un portrait des représentations des communautés culturelles et des Premières nations dans les romans jeunesse pour la période identifiée ci-dessus. Elle fait notamment observer que « les romans qui mettent en scène des personnages, issus de l'immigration, sont encore trop peu nombreux<sup>1</sup> » et souhaite que « les livres de fiction, dont les romans, prennent désormais le relais interculturel<sup>2</sup> ». Son appel semble avoir été entendu puisque la représentation des communautés culturelles dans les albums et les romans jeunesse est de plus en plus manifeste.

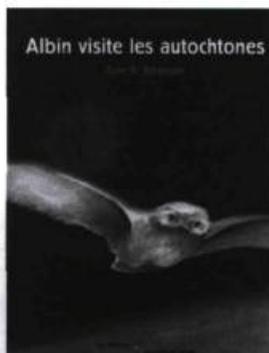
## POUR LES LECTEURS ÂGÉS ENTRE CINQ ET HUIT ANS

### *Albin visite les autochtones*

Julie R. Bélanger, illustré par l'auteure et traduit dans les onze langues autochtones du Québec, Saint-Damien-de-Brandon, Les Éditions du soleil de minuit (Album du crépuscule), 2000, 24 pages

Albin, un jeune harfang des neiges, habite au Nunavik. C'est la fin de l'été et il s'apprête à faire son premier voyage dans le Sud. Son périple l'amènera à côtoyer successivement les Montagnais, les Cris, les Atikameks, les Algonquins, les Abénakis, les Mohawks, les Hurons, les Micmacs, les Malécites et les Naskapiés, pour finalement retourner au Nunavik où vivent les Inuit.

Cette histoire, écrite et illustrée par Julie R. Bélanger, est particulièrement originale. Tout en suivant le parcours du harfang des neiges, le lecteur francophone a l'occasion de se familiariser avec les diverses communautés autochtones du territoire québécois dont on présente, de façon succincte, les mœurs et coutumes. De plus, pour chaque étape du parcours d'Albin, le texte en français est traduit dans la langue de la communauté autochtone visitée par le harfang des neiges. Voilà un livre fort bien illustré qui pourrait contribuer à tisser des liens entre des jeunes lecteurs provenant d'horizons culturels fort différents.



Albin visite les autochtones

## POUR LES LECTEURS ÂGÉS DE DIX ANS ET PLUS

### *Alexis, fils de Raphaël*

Marie-Célie Agnant, Montréal, Hurtubise HMH (Atout), 2000, 221 pages

Alexis Jolet et sa mère, Janine, ont fui Haïti pour les États-Unis. Le père d'Alexis, Raphaël, est retenu prisonnier en raison de sa contestation du régime de François Duvalier. Raphaël habite les pensées du garçon et de sa mère qui vivent dans un centre d'hébergement pour réfugiés à Miami. La vie est loin d'être facile et les refus pour obtenir un permis de séjour viennent miner leur moral. L'espoir renaît grâce à Étienne, un oncle qui habite à Montréal et qui accepte de les parrainer. Au Québec, Alexis et Janine recouvrent leur liberté. Le garçon s'intègre plutôt bien à son nouveau milieu. Avec l'aide de quelques élèves de l'école, dont Sara, il entreprend des démarches pour que Raphaël puisse les rejoindre. Une certaine complicité s'installe entre Sara, née au Québec de parents haïtiens, et Alexis, bien que les deux adolescents divergent d'opinion quant à leur vision de cette île longtemps surnommée « la perle des Antilles ».

D'origine haïtienne, Marie-Célie Agnant communique, par le biais de ses personnages, toute la détresse et l'incertitude des Haïtiens qui ont dû choisir l'exil pour conserver leur liberté. Mais il y a plus. À travers le drame de cette famille haïtienne, l'auteure amène le lecteur à prendre conscience de certaines valeurs fondamentales, tels le respect d'autrui, la liberté, le partage, la solidarité, l'engagement social.

En revanche, ces nombreuses invitations à l'adoption de valeurs humanitaires ne sont pas pour autant un appel à plonger sans réfléchir dans les actions à entreprendre. La meilleure des bonnes volontés ne suffit pas à contrer la réalité politique. La position de M. Hubert, concierge au camp des réfugiés de Miami, ne laisse aucun doute sur les chances d'Alexis d'obtenir des résultats en écrivant aux membres du gouvernement haïtien pour les amener à libérer son père : « Moi, je suis d'avis que tu ne devrais pas te lancer dans cette affaire, Alex. Tu vas te donner beaucoup de mal pour rien. Tu pourrais envoyer une centaine de lettres par jour au président d'Haïti ou à tous ses ministres, ton père ne serait pas libéré pour autant. Seules des organisations internationales peuvent le protéger. » (p. 6).

La liberté est de loin la valeur qui se dégage le plus de ce livre, particulièrement touchant et réaliste. *Alexis, fils de Raphaël*, la suite d'*Alexis d'Haïti*, est une belle incitation à s'ouvrir à la culture d'un autre peuple francophone des Amériques.



### *Hiver indien*

Michel Noël, Montréal, Hurtubise HMH (Atout), 2001, 229 pages

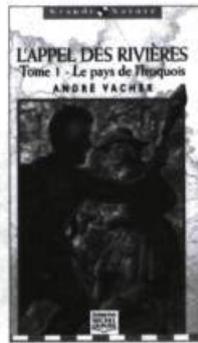
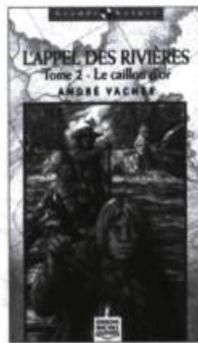
Le roman *Hiver indien* de Michel Noël évoque pour sa part une époque plus contemporaine, celle des années 1960, et nous transporte chez les Algonquins. Si les romans de Vacher dépeignaient la genèse des rapports entre l'homme blanc et l'Amérindien, celui de Noël met en scène les déboires consécutifs à 400 ans d'une cohabitation pas toujours harmonieuse.

Le jeune protagoniste, Nippishish, vit dans la réserve du lac Rapide, dans le parc de La Vérendrye. Par son statut de métis et son

désir de réhabiliter un père décédé, Nippishish symbolise le combat d'un peuple résolu à conserver ses racines malgré l'envahissement de la culture dominante. La réappropriation débute lorsque le jeune homme obtient l'autorisation de passer l'hiver sur une ligne de trappe en compagnie de Pinamen, son amoureuse, et se poursuit dans l'ensemble du récit. Nippishish, en même temps qu'il s'initie à la vie en forêt, découvre quel grand homme fut son père, Shipu, revendicateur profondément engagé dans la lutte de son peuple. Le jeune homme pousse sa quête jusqu'à Ottawa, voyage au cours duquel il fait la connaissance de Michel Létourneau. Cet avocat épouse sa cause et joue un rôle déterminant dans les revendications du peuple algonquin.

Le texte est d'une écriture accessible et l'auteur emprunte abondamment aux éléments de la nature : « Tout à coup, j'ai une idée, comme un éclair qui éclate sur un rocher de granit. » (p. 88) ; « Nous nous couchons avec la noirceur, dans le grand lit au fond de la cabane, ensevelis sous les couvertures, comme des renards sous leur terrier » (p. 50). Tout en favorisant une lecture agréable, le procédé rend tangible ce désir de retour à la nature présent chez Nippishish et Pinamen. Le récit est bien mené, particulièrement avec cette intrigue parallèle à la réflexion de Nippishish sur ses origines. On y pressent les manœuvres de la GRC pour freiner les élans du jeune métis à découvrir les véritables raisons de la mort de son père. Il faut dire que le corps policier n'a pas les pieds blancs dans cette affaire...

Si la problématique autochtone, dans *Hiver indien*, est exploitée de façon à donner un bon aperçu de la situation, le « châtement » réservé à l'agent fédéral McDonald, qui harcèle Nippishish, laisse néanmoins perplexe : l'homme perd un bras et une jambe, après que son Bombardier<sup>3</sup> eut coulé dans l'eau glacée. Bien sûr, les injustices commises à l'égard des Indiens justifieraient amplement une revanche, d'autant plus qu'au moment de l'accident, l'agent venait procéder à l'arrestation de Nippishish. Cependant, la quête du métis suppose plutôt une harmonie avec la nature et les êtres, ce qui nous mène loin de tout antagonisme. Par ailleurs, on peut facilement établir un lien entre l'agent et un célèbre Premier ministre canadien (John A. McDonald). Comment donc ne pas voir ici la transposition d'un règlement de compte entre les nations amérindiennes et la nation canadienne ? La « morale » d'*Hiver indien*, s'il en est une, reprendrait donc le principe d'« œil pour œil, dent pour dent », ce qui, en définitive, ne ferait qu'éterniser les désaccords. Ce choix idéologique laisse songeur, mais, devons-nous admettre, peut aussi constituer le point de départ à de passionnantes discussions entre lecteurs



### L'appel des rivières

#### Tome 1 – Le pays de l'Iroquois

André Vacher, Waterloo, Éditions Michel Quintin (Grande Nature) 2000, 163 pages

#### Tome 2 – Le caillou d'or

André Vacher, Waterloo, Éditions Michel Quintin (Grande Nature) 2000, 160 pages

Avec ses deux tomes regroupés sous le titre *L'appel des rivières*, André Vacher entraîne le jeune lecteur à l'époque de la Nouvelle-France. Alors que le discours officiel de la colonie valorise la vie stable sur une terre, les coureurs de bois partent à l'aventure, dans l'espoir de faire fortune dans le commerce des fourrures. Pierre Leblanc, jeune Français débarqué en Amérique avec l'idée de repartir à neuf, est rapidement attiré par ce mode de vie, pourtant mal vu par les bien-pensants. Il est vite confronté à la dure réalité de sa patrie d'accueil lorsque des Iroquois le kidnappent et l'emmenent dans leur village. Après s'être montré particulièrement courageux lors d'une épreuve consistant à traverser les flammes, il est proclamé membre de la tribu. Dès lors, Pierre Leblanc devient Mahigan, et épouse les coutumes de ses nouveaux frères.

Dans ce premier tome, Vacher dépeint avec une habileté remarquable le choc des cultures entraîné par la rencontre de deux civilisations : celle des Français et celle des Iroquois. Le jeune Pierre Leblanc découvre vite un mode de vie qui l'amène à « apprivoiser ce pays que les Européens ne savaient que subir » (p. 99). L'auteur fait ressortir d'importantes nuances en ce qui a trait aux Iroquois, pourfendant ainsi certaines idées reçues. Ainsi apprend-on que les rituels de mise à mort des ennemis jouent deux fonctions précises : d'abord, offrir le spectacle des souffrances du prisonnier aux guerriers affligés de la tribu, puis, mesurer sa bravoure. Il s'agit donc d'une épreuve initiatique visant à apprécier la valeur du condamné. La mort n'en est pas nécessairement l'aboutissement, puisque Pierre Leblanc parvient à survivre aux flammes du bûcher.

Certaines manières iroquoises de percevoir la nature sont également décrites. Un passage particulièrement saisissant est celui où des chasseurs de la tribu vont chasser

l'ours. Le jeune lecteur apprend alors que cet animal est ni plus ni moins que le père des Iroquois. Ceux-ci, bien que le chassant, lui témoignent une grande vénération. Le castor a lui aussi droit à leur respect, les Indiens appréciant les barrages construits par l'animal, dans la mesure où ils ouvrent d'autres voies à la navigation en canot. Enfin, le récit est parsemé de passages décrivant une connaissance intuitive de la forêt, qui sera d'une grande utilité à Pierre Leblanc une fois qu'il se sera enfui de la tribu iroquoise.

Avec *Le caillou d'or*, Vacher entraîne ce même personnage dans d'autres péripéties qui finissent par trouver un sens lorsque le protagoniste se laisse prendre par la fièvre de l'or. Si le roman décrit bien ce que pouvait être la vie d'un « voyageur », homme des rivières pratiquant le troc avec les Indiens, il étonne pourtant moins et est marqué par certaines longueurs. On peut tout de même souligner la présence de nombreuses notations toponymiques, susceptibles d'enrichir la connaissance du territoire de l'époque. Par contre, la « fièvre de l'or », annoncée comme l'un des sujets majeurs du roman, ne survient qu'aux trois quarts du récit, après la description d'événements d'un intérêt inégal. La recherche du métal doré se fait plutôt à la va-vite et l'on apprend, tout à la fin, qu'il ne s'agissait que de cuivre.

Sans doute en raison de l'intérêt porté actuellement aux communautés culturelles, le premier tome, *Le pays de l'Iroquois*, a de bonnes chances de capter davantage l'attention du jeune lecteur. Il faut dire que le sujet a tout pour plaire : un jeune homme change de peau, est exposé aux difficultés de la vie dans un contexte tout à fait exceptionnel, celui de la civilisation iroquoise, et devient un héros aux yeux de la tribu. Quant au Pierre Leblanc du *Caillou d'or* et son intérêt constant pour l'avoir matériel, il n'est rien d'autre que cet adulte préfigurant un capitalisme en rupture avec les valeurs d'authenticité souvent présentes chez les adolescents. Il reste que la qualité d'écriture de Vacher se maintient dans les deux romans et que, dans un cas comme dans l'autre, le jeune lecteur en ressortira avec une meilleure connaissance de la vie en Nouvelle-France. Des notes de bas de page viennent préciser certains détails et de belles descriptions étayent les us et coutumes en vigueur à l'époque du Régime français.

#### Notes

- 1 Suzanne Pouliot, *L'image de l'Autre. Une étude des romans de jeunesse parus au Québec de 1980 à 1990*, Sherbrooke, Éditions du CRP, 1994, p. 8.
- 2 *Loc.cit.*
- 3 Ce mot, dans le roman, désigne les premières motoneiges.